

l'Humanité

Des mots et des silences pour dire les vertiges de l'amour

Publié le 14 mars



Théâtre – Créé en 2020, *Seul ce qui brûle*, d'après le roman de Christiane Singer, retrouve enfin le public. La mise en scène de Julie Delille sublime un récit troublant.

Il flotte dans l'air un léger parfum d'amour courtois, une mélancolie proche des symbolistes où les mots peuvent se détourner de leur sens et les silences tresser des ab mes vertigineux, celui d'un amour dévoré, consumé par la passion. Ombre et lumière, parole contre silence, amour et cruauté ... Tels sont les ingrédients qui composent cette histoire intemporelle où l'amour emprunte des chemins « parsemés de ronces. Comment l'amour fou qui unit deux êtres, le seigneur Sigismund d'Ehrenburg et sa jeune épouse Albe, se consume-t-il à l'aune de la jalousie féroce de l'amant ? Comment approcher au plus près le mystère de l'amour, ses étincelles qui peuvent se révéler destructrices ? En enfermant dans le donjon du château sa jeune épouse, qu'il soupçonne d'adultère avec son jeune page, en la soumettant à la pire des vexations et des humiliations, Ehrenburg creuse peu à peu sa propre tombe, se mure dans sa folie dévorante et dévastatrice. La jeune Albe ne peut lui opposer qu'une résistance mutique, aussi ténue que têtue, puisant au plus profond de son être chaque élément qui l'empêche de sombrer dans la folie, et rester ainsi vivante. La lumière jaillit alors de l'ombre, tandis que la nuit noire enveloppe de son linceul l'amant.

L'enfance s'efface

Récompensée en 2018 lors du Festival Impatience (prix SACD) pour *Je suis la bête* (que se jouera du 23 au 27 mars à la MC93 de Bobigny, en Seine-Saint-Denis), Julie Delille ne manque ni de talent ni d'audace. Sa mise en scène, d'après le roman de Christiane Singer, lui-même inspiré d'un très court récit de Marguerite de Navarre, conjugue trois approches féminines, trois temporalités qui finissent par se fondre et se confondre l'une dans l'autre. Dans un face-à-face virtuel et pourtant si intime entre ces deux êtres dévorés par une même passion, l'un après l'autre, d'abord l'homme puis la femme, prendra la parole. Et leurs mots, affûtés par les silences, se répondent, se juxtaposent, sondant sans répit leur désespoir et leur amour en miettes. Les lumières d'Elsa Revol sculptent les corps, dévoilant à peine un visage, un geste, un déplacement, dessinent un décor à la fois ténébreux et lumineux. Quelques cubes, une tenture qui, parfois, s'éclaire telle une tapisserie ancienne, suffisent à créer des espaces à la fois mental et physique, une aire de jeu féconde. Enfin, Laurent Desponde et Lyn Thibault forment un duo d'exception. Lui, voix caverneuse, ogre blessé enveloppé dans une immense pelisse, gronde son impuissance, avoue sa haine et sa jalousie au seigneur de Bernage, le confident qui saura trouver les mots pour la rédemption finale. Elle, elle danse et virevolte, jusqu'à ce que son corps se métamorphose. Son port devient alors altier et ses gestes hiératiques. L'enfance s'efface. Leur jeu est sobre, pudique, en parfait accord avec la mise en scène aussi élégante qu'épurée de Julie Delille.

MARIE-JOSÉ SIRACH